

La chanson engagée

PAR GILLES PERRON

Littérature engagée a toujours eu un rapport ambigu avec l'institution littéraire. Pour les uns, l'engagement en art est une aberration : l'œuvre ne devrait obéir qu'à des critères esthétiques. Pour d'autres, il est impossible d'imaginer que la création artistique puisse être indépendante du contexte social. La vérité est peut-être quelque part entre les deux affirmations ; c'est néanmoins la deuxième option que je vais privilégier, en suivant le parcours de Paul Piché, un auteur-compositeur qui persiste encore à écrire des chansons engagées, chose rare aujourd'hui. En effet, depuis les années quatre-vingt (époque qu'on nomme post-référendaire), il est peu courant, dans la chanson comme dans la littérature québécoise en général, de rencontrer des auteurs qui proposent des textes dénotant un engagement social ou politique. Sur un disque enregistré en 1985, Michel Rivard annonce ainsi la chanson parodique « Mauvaise mine » : « C'est une chanson engagée : c'est l'histoire d'un gars qui a été engagé dans une mine... ». Cette présentation est révélatrice d'un certain malaise, à une époque où toute illustration du particulier s'opposait à l'universel recherché par les « citoyens du monde » que nous aspirions à devenir : à défaut d'être d'ici, les Québécois ont pensé que la solution était d'être de partout ?

Paul Piché est un chanteur représentatif de l'évolution de l'engagement social présent dans les textes enregistrés depuis trois décennies. Entre 1977 et 1993, il a proposé au public six albums, dans lesquels l'importance accordée au contenu social diminue avec les années sans toutefois disparaître.

À qui appartient l'beau temps ?

C'est par une question que Piché fait ses premiers pas dans l'univers du disque. Alors que le premier album d'un chanteur est le plus souvent éponyme, afin de bien faire circuler le nom du nouveau venu, Paul Piché non seulement donne un titre au sien, mais il pose d'emblée une question qui présente l'univers qu'il a décidé de chanter : *À qui appartient l'beau temps ?* (1977). La réponse ne tarde pas à venir, après que la question eut été reformulée dans « Heureux d'un printemps » : « L'été c'est tellement bon / Quand t'as la chance / D'avoir assez d'argent / Pour voyager sans t'inquiéter / Pour le fils d'un patron / C'est les vacances / Pour la fille du restaurant / C'est les sueurs pis les clients ». La condition de l'ouvrier est un thème majeur de cet album, et restera, dans une moindre mesure, une constante préoccupation dans les œuvres suivantes de Piché. Mais le grand mérite de *À qui appartient l'beau temps ?*, c'est qu'il s'agit d'une des rares œuvres inscri-

tes dans une problématique de la lutte des classes où la qualité esthétique n'est pas sacrifiée au contenu idéologique. L'aspect ludique des textes, où le chanteur devient personnage en se représentant sous son véritable nom (dans « Essaye donc pas » ou « Jean-Guy Léger »), l'utilisation des formes de la chanson traditionnelle (« Où sont-elles ? », « Mon Joe » ou « Le renard, le loup ») et l'humour toujours présent alors même que le texte se veut dénonciateur contribuent à assurer au chanteur un capital de sympathie lui assurant une écoute attentive.

Avec ce disque, Piché devient immédiatement une figure importante de la chanson québécoise, en proposant au public ce qui semble encore le disque le plus « léger » de toute son œuvre, et qui pourtant est celui où l'engagement social est le plus manifestement présent. Il y nomme des personnages, dans les titres mêmes des chansons, par leurs noms et prénoms, un peu à la façon de Gilles Vigneault, leur conférant en les nommant une existence plus forte et plus durable. Par exemple, dans « Réjean Pesant », outre le personnage du titre, apparaissent chacun dans son couplet les « Armand Bélangier, paysan », « Sylvie Légaré, ménagère », « Guy Laliberté, prisonnier », tous personnages ayant des velléités de révolte contre leur condition : « Réjean, Armand, Sylvie, Ti-Guy / Y a rien qu'est changé dans leur vie / Tous les quatre / Chacun d'eux ont gueulé ». Ils ont élevé la voix, mais n'ont pas réussi à améliorer leur sort. L'explication de leur échec est martelée par le refrain, qui sera aussi la conclusion de la chanson : « On est pas maîtres dans nos maisons / Car vous y êtes ! », écho inversé du traditionnel « Bonhomme, tu n'es pas maître dans ta maison, car nous y sommes ». Le ton n'est pas loin de celui de « L'alouette en colère » de Félix Leclerc, venue à peine quelques années plus tôt.

Au fil des chansons, la situation de l'exploité ne cessera d'être représentée ou dénoncée, comme en font foi les quelques exemples suivants : « Docteur Welby / Cherche pas les causes / Des maladies comme l'amiantose » (« Essaye donc pas ») ; « Dans l'nord y a un moulin / Qui a empoisonné tous les Indiens / Apparemment ça répondait / Vraiment à un besoin » (« La gigue à Mitchounano ») ; « Mon boss / Qui m'paye comme un cadeau / Comme une chance / Moé qui l'haïs / Peureux poli j'le r'mercie » (« Jean-Guy Léger »). La plupart de ces chansons finissent par un appel à la solidarité, à l'action collective, mais avec le regard lucide de celui qui sait la distance à parcourir avant d'espérer en arriver à une souhaitable mobilisation : « Mais on a pas assez eu d'misère / Y nous faudrait l'enfer / Avant de se révolter, avant d'organiser » (« La gigue à Mitchounano »).

Le rôle de l'écrivain [...] ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent.

(Albert Camus, *Discours de Suède*, 1957)